

Dans son édition commentée des *Indes noires*¹, Cathy Boëlle-Rousset cite, comme source importante pour le travail de documentation de Verne, l'ouvrage de Louis Simonin *La Vie souterraine – Les mines et les mineurs* – publié en 1867 chez Hachette². Né à Marseille, ancien élève de l'Ecole des Mines de Saint-Etienne, Louis Laurent Simonin (1830-1886) travaille dans des mines en Italie et en France. Puis il voyage et écrit divers ouvrages dont *Voyage à l'île de la Réunion* (1861), *Voyage aux mines de Cornouailles* (1862), *Une excursion dans les quartiers pauvres de Londres* (1862), *Le grand ouest des Etats-Unis* (1869).

C'est tout le génie de Jules Verne de laisser libre cours à son imagination à partir d'informations scientifiques, techniques et historiques. La mise en parallèle de quelques passages de Simonin avec des extraits de Verne montre que *La Vie souterraine* fut bien l'une des sources des *Indes noires*. Tout se passe comme si l'écrivain avait instillé dans le livre de l'ingénieur des personnages qui auraient pris le pouvoir par rapport à la démarche objective du scientifique : un harfang s'invite en compagnon du vieux *pénitent* qui peut détruire la mine tout entière, l'échelle oscillante offre un prétexte pour que Harry et Jack se rencontrent d'une façon très symbolique, les risques d'inondations deviennent un lac entier qui se vide. Notons aussi qu'une remarque de Simonin sur la protection en sous-sol contre les intempéries semble entraîner l'idée chez Verne d'un monde idéal, calme et sans pollution, et si Louis Simonin observe que « Quoi qu'il en soit, c'est dans le soleil sans doute que réside le combustible de l'avenir » (p. 305), Verne éclaire sa Nouvelle-Aberfoyle tout entière par des disques électriques qui remplacent le disque solaire.

A dix ans d'intervalle, les illustrations des deux livres sont du même Jules Ferat. A. B. Evans³ nous apprend que Ferat (1819-1889 ?) était bien connu à Paris pour ses illustrations de la vie d'usine, des hommes et de leurs machines. Il travaillait depuis les années 1850 aussi bien pour les ouvrages scientifiques de Figuier que pour les romans de Sue, Poe ou Hugo. Il excellait dans les clairs-obscurs qui sont justement une particularité des *Indes noires*.

¹ Pocket classiques, 350 pages, Paris, 2005

² Réédité en fac-similé par Jean-Claude Beaune, chez Champ Vallon en 1982.

³ Arthur B. Evans, The illustrators of Jules Verne's *Voyages extraordinaires*, Science-Fiction studies, XXV:2(July 1998) : 241-70 (<http://jv.gilead.org.il/evans/illustr/>)

Extraits de *La vie souterraine*

Aux plus anciennes époques géologiques, aux temps où le globe se formait, d'immenses forêts couvraient le sol. L'atmosphère était saturée de vapeur d'eau et chargée de gaz acide carbonique ; la température, très-élevée. C'était partout une végétation, un climat,... (p. 7)

*

Les calamites énormes, les sigillaires aux troncs élancés, les cycadées, dans lesquels les botanistes ont cru voir longtemps les ancêtres des bambous et des palmiers ; les gigantesques lycopodes, les annulaires, les astérophylites, aux feuilles étoilées, les fougères arborescentes, croissaient en bois touffus. A ces bois, se mêlaient les lépidodendrons, dont le port n'était ni moins élevé ni moins singulier, et qui participaient à la fois de la nature des lycopodes et des conifères. (p. 7)

*

...C'était au bord de grands lacs ou dans des estuaires, c'est-à-dire aux points où les eaux douces des fleuves venaient se mêler aux eaux salines de la mer. Il s'était formé là de vastes lagunes... (p. 8)

*

... recouverts par d'autres dépôts de grès, de schistes ou de calcaire. (p. 11)

*

Dès l'époque de l'invasion normande, on voit Guillaume le Conquérant partager à ses compagnons d'armes les mines de Newcastle (...) Deux siècles après, le roi Henri III concède aux bourgeois de Newcastle une *licence* d'exploitation, et le parchemin royal appelle la houille du nom de charbon marin...(pp. 34-35)

*

Extraits des *Indes noires* (Pocket)

Le sol des continents, encore mal fixé, se couvrit donc de forêts immenses ; l'acide carbonique, si propre au développement du règne végétal, abondait. (...) C'était partout d'énormes massifs d'arbres... (p. 36)

*

La classe des cryptogames vasculaires y dominait. Les calamites, variétés de prêles arborescentes, les lépidodendrons sortes de lycopodes géants, hauts de vingt-cinq ou trente mètres, larges d'un mètre à leur base, des astérophylles, des fougères, des sigillaires de proportions gigantesques... (p. 37)

*

...Ces arbres noyaient alors leur pied dans une sorte d'immense lagune, rendue profondément humide par le mélange des eaux douces et des eaux marines. (p. 37)

*

... de quoi composer les schistes, les grès, les calcaires. (p. 39)

*

Au XI^e siècle, déjà, Guillaume le Conquérant partageait entre ses compagnons d'armes les produits du bassin de Newcastle. Au XIII^e siècle, une licence d'exploitation du « charbon marin » était concédée par Henri III (p. 64)

*

Les Anglais sont fiers de leurs houillères. Ils les ont appelées les Indes noires, *black Indies*, pour montrer toute l'importance qu'ils attachent à cette exploitation. (p. 53)

*

Roulé dans une couverture de laine ou de cuir, la figure protégée par un masque, la tête couverte d'un capuchon analogue à la cagoule des moines, il rampait sur le sol pour se tenir autant que possible dans la couche d'air respirable (...) On l'appelait le *pénitent*, à cause de la ressemblance de son costume avec celui des ordres religieux (...) Le même ouvrier portait dans les mines anglaises le nom expressif de *fireman* ou l'homme de feu (pp. 179-180)

*

Davy, habile chimiste, dont l'Angleterre ne saurait trop s'enorgueillir, avait remarqué qu'un treillis métallique à fils très-serrés, interposé dans la flamme d'une lampe, ne se laissait pas traverser. (p. 180)

*

Quand la machine est simple (fig. 96), les marchepieds sont remplacés par des paliers à balustrade qui peuvent recevoir deux hommes. L'amplitude des oscillations est de trois mètres (...) Si la place est déjà occupée sur l'échelle ou le marchepied fixé contre le puits, par exemple par un ouvrier qui monte quand on descend, on doit rester prudemment à sa place (pp. 246-247)

*

On sait que les Anglais ont donné à l'ensemble de leurs vastes houillères un nom très significatif. Ils les appellent très justement les « Indes noires »... (p. 21)

*

On l'appelait ainsi parce qu'il portait une grande robe de moine. Son nom vrai était le « fireman », l'homme du feu. (...) C'est pourquoi le pénitent, la face masquée, la tête encapuchonnée dans son épaisse cagoule, tout le corps étroitement serré dans sa robe de bure, allait en rampant sur le sol. Il respirait dans les basses couches dont l'air était pur... (p. 87)

*

C'est à ce danger que pare l'appareil de Davy, en isolant la flamme des lampes dans un tube de toile métallique, qui brûle le gaz à l'intérieur du tube, sans jamais laisser l'inflammation se propager au-dehors. (p. 89)

*

Il avait pris l'une de ces échelles qui, en se relevant et en s'abaissant par oscillations successives, permettent de descendre et de monter sans fatigue. Vingt oscillations de l'appareil l'avaient abaissé de cent cinquante pieds environ, lorsque, sur l'étroit palier où il avait pris place, il se rencontra avec Harry, qui remontait aux travaux du jour. (p. 180)

*

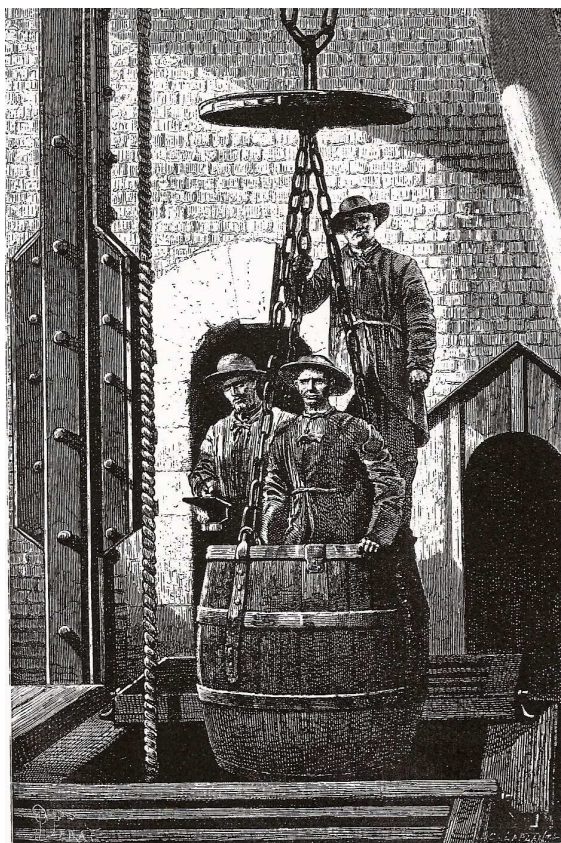


Fig 30. — Les pompiers du Creuzot, habillés de cuir, allant visiter la pompe, d'après une photographie de M. Larcher.

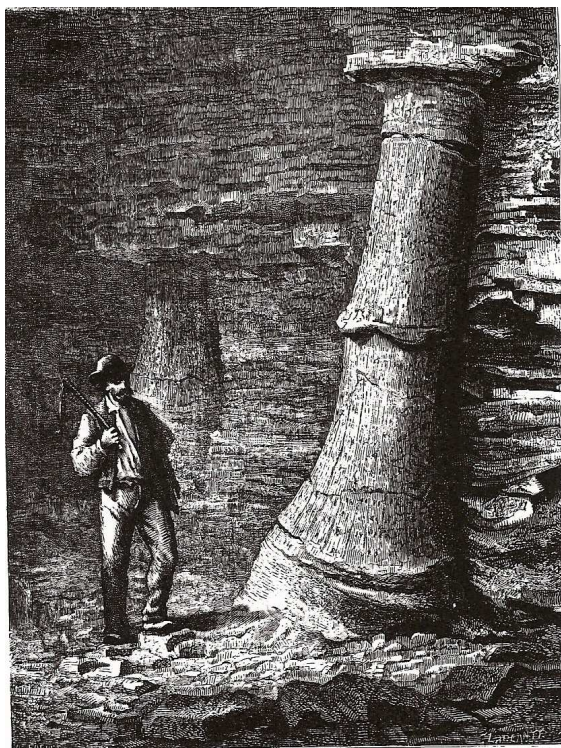
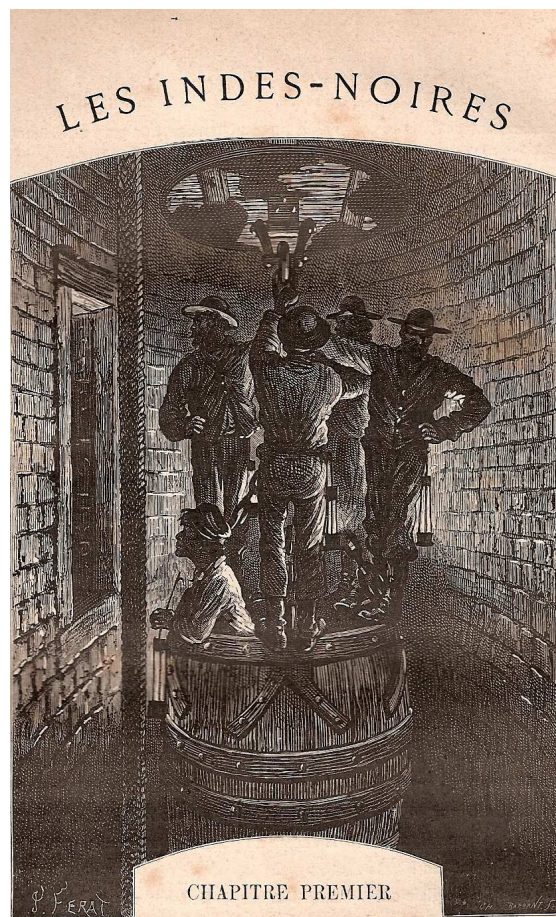
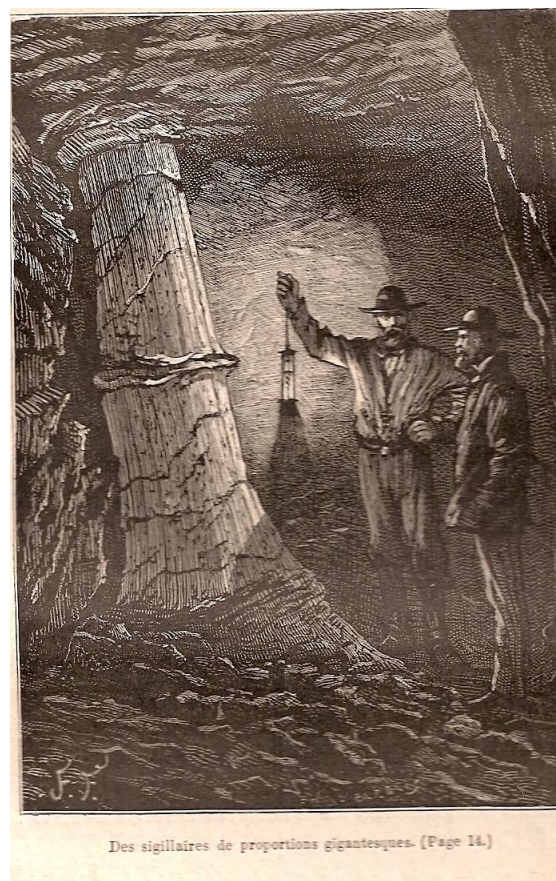
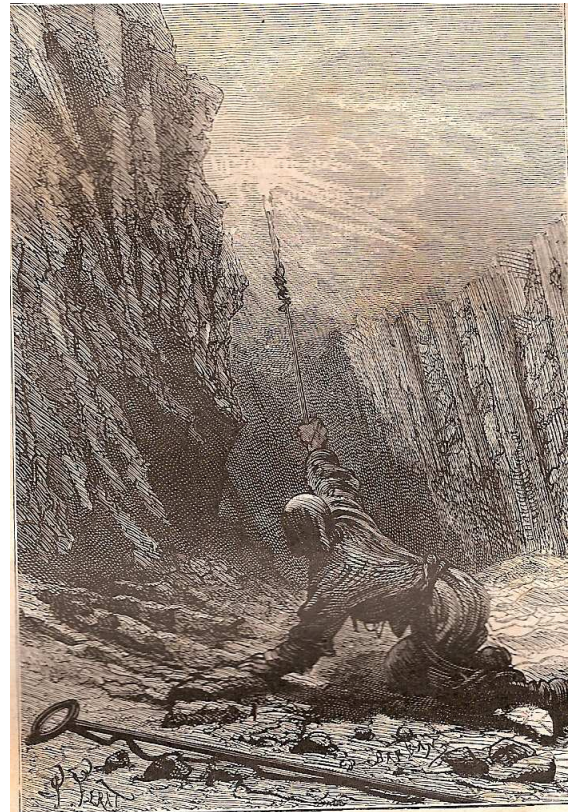


Fig. 16. — Troncs de sigillaires de la mine de Treuil, à Saint-Étienne. (D'après une photographie et un dessin original de M. Brunet de Boyer, communiqués par M. L. Gruner, inspecteur général des mines.)



(Le dessin ci-dessus non réalisé par Férat)



Le pénitent, la face masquée, allait en rampant sur le sol. (Page 52.)

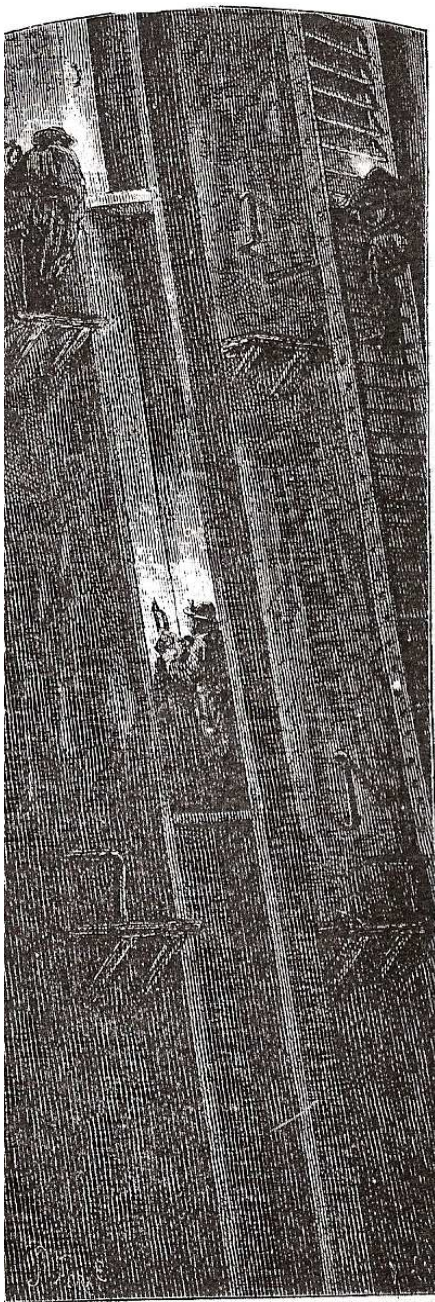
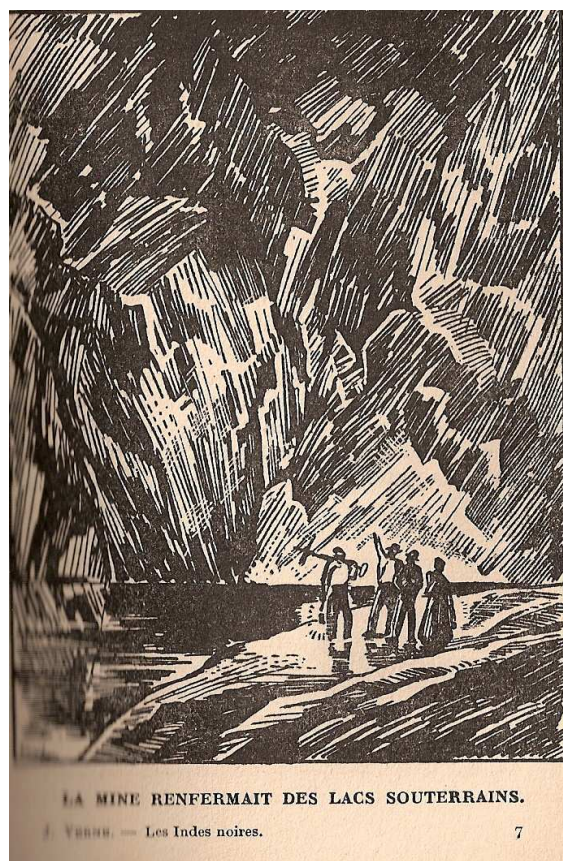
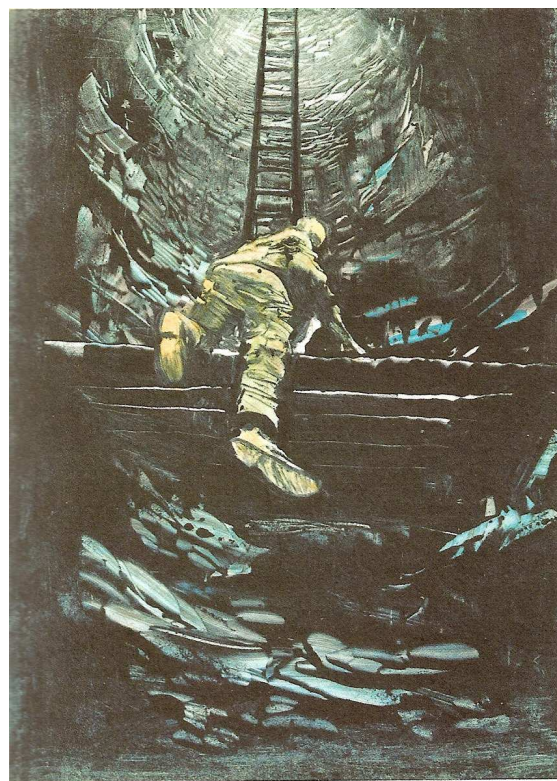


Fig. 96. — Echelle mobile simple et échelles fixes.

Si *Les Indes noires* sont le plus souvent présentées avec les illustrations de Jules Férat, citons chez Hachette l'édition de la Bibliothèque verte en 1936, qui sera illustrée par Jacquot et celle de l'Idéal-Bibliothèque en 1971, illustrée par Tibor Csernus.



Jacquot



Sa jambe ne trouva aucun point d'appui.

Csernus

Mai 2007